

Livres

L'illuminé du Bénin

Au premier abord, le très charismatique béninois Grégoire Ahongbonon emporte l'adhésion. Illustrant les conférences qu'il donne en Occident en sortant d'un sac de bure les fers utilisés pour la contention des fous d'Afrique, il apparaît comme le nouveau Pinel libérant en 1795 les aliénés de leurs chaînes. Pierre Sans a voulu mettre ses quarante ans de carrière dans la psychiatrie au service de cette œuvre réputée sortir rapidement les malades mentaux de leur enfermement et les réinsérer dans leur famille. Il séjourne à plusieurs reprises dans les établissements de la Sainte Camille. Il mesure les pratiques, jauge l'organisation, évalue l'action médicale. Son diagnostic est sans appel. Derrière la légende dorée, se cache une institution sectaire dirigée par un gourou autoritaire, paternaliste, manipulateur, quasiment inculte sur les plans médicaux, psychologiques et scientifiques. La charge est violente. Mais, peut-

on demander à un psychiatre qui s'est battu toute sa vie contre tout traitement indigne réservé aux malades mentaux, de tolérer d'inacceptables dérives, au prétexte qu'elles se déroulent en Afrique ?

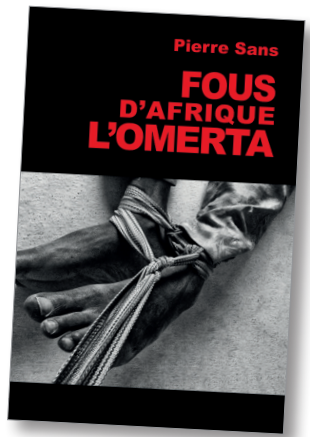
Qu'on en juge plutôt : La promiscuité des salles communes où sont enterrés vivants plus de 200 patients errant du matin jusqu'au soir, bavant, tremblants, hébétés. Des espaces extérieurs transformés en cour des miracles où des corps douchés sèchent nus, exposés au soleil, sans soucis de la moindre pudeur. Des aides-soignants sans aucune qualification autre que le statut d'anciens patients stabilisés décidant de prescriptions totalement fantaisistes. Des consultations se terminant par l'exhortation à prier Dieu ou par des patients attachés dans la position du Christ en croix. L'emploi sans aucune précaution de neuroleptiques retard comme thérapie passe partout, alors que leur mésusage présente des

effets secondaires redoutables pouvant aller jusqu'à des risques potentiellement létaux. Certes, on revient de loin, le continent africain traitant avec brutalité ses fous : au mieux en les jetant à la rue, en les enchaînant ou en enchâssant leurs pieds dans des arbres, au pire en les livrant aux sectes évangélistes, méthodistes, presbytériennes qui pullulent et qui pratiquent la bastonnade permanente « pour faire sortir le malin ».

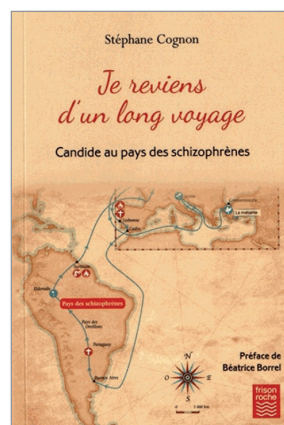
Pierre Sans ne fait pas que dénoncer. Il préconise un audit indépendant, un contrôle des autorités publiques et le respect du cadre légal permettant de mettre fin à la confiscation du pouvoir financier, administratif et médical par un fou de Dieu qui, persuadé de sa mission divine, sait tout, voit tout, contrôle tout et a un avis définitif sur tout. Jacques Trémintin

FOUS D'AFRIQUE L'OMERTA

Pierre Sans, éd. C.I.P.P., 2018, (237 p - 6,96 €)



Récit d'un entremoi



Nombreux sont les ouvrages savants décrivant avec précision la schizophrénie. Plus rares sont ceux rédigés de l'autre côté du miroir, celui du patient. Ce court récit met en scène un épisode de vie commençant à 20 ans par l'annonce du diagnostic et l'internement psychiatrique qui s'ensuit. Il est écrit alors que l'auteur est âgé de 48 ans et vit heureux en famille, avec sa femme et ses trois enfants. Un espace-temps qui lui permet de poser un regard distancié sur sa maladie, sur le milieu médical durant cette longue période et sa famille.

Il égrène ses souvenirs, à l'image des codes institutionnels à respecter tant par rapport aux soignants qu'aux autres malades, si l'on veut hâter sa sortie. Ou encore, après trois mois d'hospitalisation, cette prescription médicamenteuse et ce suivi thérapeu-

tique qui perdurent depuis. La pharmacie et le cabinet de sa psychologue lui sont devenus familiers. Si le pharmacien lui semble bien intrusif, une relation de confiance et de complicité s'est tissée tout au long des années avec sa thérapeute qui constitue pour lui un incontournable repère sécurisant.

Son humour suspendu, le temps de l'hospitalisation, il l'a retrouvé très vite. Pince sans rire, il se demande si la bonne sœur qu'il y croisa n'avait pas la même maladie que lui : « si tu parles à Dieu tu es croyant. S'il te répond, tu es schizophrène » affirmait Desproges.

J.T.

JE REVIENTS D'UN LONG VOYAGE

CANDIDE AU PAYS DES SCHIZOPHRÈNES

Stéphane Cognon, éd. Frison-Roche, 2017, (76 p. - 13,50 €)

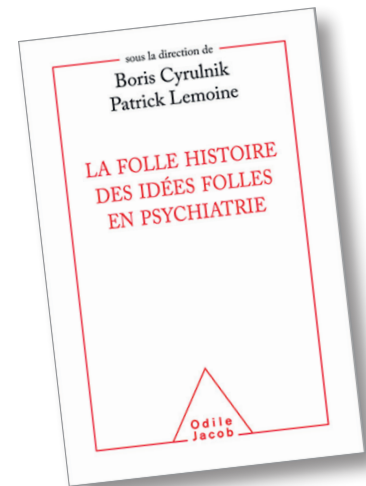
Une histoire de fou !

De tous temps, la psychiatrie n'a pas tant parlé des patients souffrants de maladie mentale que de sa manière de voir le monde et de l'expliquer selon les modèles que lui fournissent son époque et sa culture. Aussi, n'est-il pas étonnant de lire sous la plume de près d'une douzaine de contributeurs, une énumération assez terrifiante des idées saugrenues, voire criminelles qui animèrent cette discipline. Jeter le patient dans une fosse grouillante de serpents pour tenter de le ramener à la raison, le confronter à des chocs électriques (électrochocs), chimiques (provoquer un coma par injection d'insuline ou d'une substance narcotique), parasitaires (inoculer la malaria), semblent aujourd'hui barbares.

Pourtant, le prix Nobel de médecine fut attribué en 1949 Antonio Moniz pour sa découverte de la valeur thérapeutique de la lobotomie préfrontale ! Et que dire des tortures

infligées pendant la boucherie de 14-18 par ces neurologues ayant mis au point la technique du « torpillage faradique » utilisé pour traiter plus de 20 000 soldats hagards et hébétés, agités de tremblements incessants rescapés de l'enfer des tranchées. Rien de tel que la gégène pour démasquer des victimes soupçonnées de simuler, pour échapper à leur devoir. Il est vrai que la maladie mentale était alors conçue comme le produit de la dégénérescence, voire l'abâtardissement de la race.

La thérapie par la parole ou par le faire constitueront un tournant majeur. Mais, déjà pointée une autre dérive, celle des versions successive du DSM américain (registre des affections mentales) passant en 35 ans de 150 à plus de 400 troubles répertoriés. De quoi pathologiser bien des moments les plus banals de l'existence (tristesse, deuil, déprime...) transformés en maladies psychiques. J.T.



LA FOLLE HISTOIRE DES IDÉES FOLLES EN PSYCHIATRIE

Boris Cyrulnik et Patrick Lemoine

(sous la direction), éd. Odile Jacob, 2016, (275 p. -24,90 €)

De l'autre côté

Comment réussir à honorer ses engagements envers l'autre, quand on est soi-même désengagé de sa propre vie ? Ce paradoxe, Vincent Pallard, moniteur éducateur dans le médico-social, va le résoudre en décidant d'arrêter de travailler pour se faire hospitaliser en psychiatrie. Le récit qu'il nous livre d'une plume alerte est précieux à plus d'un titre.

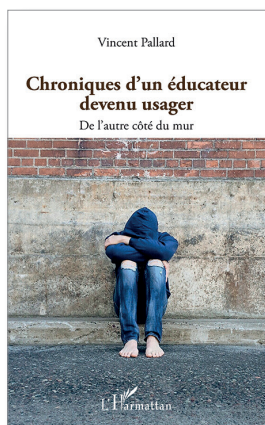
Parce qu'il rompt avec un tabou : nombre de professionnels voués à l'accompagnement d'autrui craquent un jour. Et parce qu'il rend visible le vécu d'un usager, celui-là même que nous gérons au quotidien, sans avoir toujours

la perception de ce qu'il ressent. D'abord, vient l'étiquetage « épisodes aigus de dépression chronique, de comportements alimentaires pathologiques, présentant des troubles de l'affectivité avec inhibition et angoisse ».

Puis, la procédure : remise du livret d'accueil, de la charte des droits et libertés et du règlement intérieur. Ne pas oublier le projet de soins individualisé fixant comme inévitable objectif « être acteur de ses soins » (sic !). Le monde à l'envers pour l'auteur qui se trouve dans la situation... de l'arroseur arrosé. Lever à 7 h 15, soit une heure avant que les portes du box des fumeurs ne s'ouvrent ; file d'attente interminable avant

d'être reçu lors de la visite médicale quotidienne ; réunion d'équipe porte fermée que l'on désire tant entrouvrir, pour savoir ce qu'on dit sur vous ; sensation de morcellement due à la multiplicité des intervenants à qui il faut répéter les mêmes informations, sollicitation incessante entre la prise de traitements, les rendez-vous avec le psy, les ateliers.

Toute ressemblance avec des situations éducatives seraient pure coïncidence. Gageons que Vincent Pallard ne vivra plus jamais comme avant le métier qu'il a repris, dès sa sortie. J.T.



CHRONIQUES D'UN ÉDUCATEUR DEVENU USAGER

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MUR

Vincent Pallard, éd. L'Harmattan, 2018, (210 p. -23 €)